



L'Épopée Beaubourg Présentation du livre (mars 2026)

En Octobre 1971, le jeune Claude Mollard est recruté dans l'équipe du projet Beaubourg, le futur Centre Pompidou, qui sera inauguré 6 ans plus tard. Décisions et contraintes budgétaires, intrigues et pressions politiques, difficultés et avancées du chantier, coulisses et controverses, cette épopée est le théâtre de multiples enjeux liés au pouvoir et à la culture.

Aujourd'hui, le même Claude Mollard vient de publier aux éditions du Centre Pompidou, sous le titre L'Épopée Beaubourg, 1971-1978 (450 pages), le journal qu'il a tenu au jour le jour voici plus de 50 ans, en qualité de secrétaire général de l'établissement constructeur du Centre Pompidou, et commenté récemment.

Après la démission de De Gaulle le 20 juin 1969, un an après les événements de Mai 68, Georges Pompidou est élu président de la République. Quelques mois plus tard, il annonce la construction d'un centre culturel qu'il veut révolutionnaire et qui va bouleverser la vie artistique, culturelle et politique de la France. Il a compris les aspirations des jeunes qui rêvent d'un autre monde que celui de l'après-guerre et de l'après décolonisation.

En même temps qu'il ferme les mines de charbon et entreprend de moderniser le vieux capitalisme à la française - ne veut-il pas « adapter Paris à l'automobile ? » - il décide d'offrir aux jeunes générations l'art contemporain et la littérature. Ambitieux, il veut implanter son nouveau centre culturel en plein cœur de Paris, à 200 mètres de Notre-Dame ! Cela fait hurler les vieilles générations. Il décide de piloter le projet directement depuis l'Élysée. C'est la seule manière de passer outre aux obstacles que vont lui opposer les traditionalistes. C'est pourquoi il confie le pilotage du projet à un conseiller d'État de 60 ans, Robert Bordaz et à un jeune énarque de 30 ans, Claude Mollard, lui-même jusqu'ici très engagé dans le mouvement de Mai 68. Ce dernier abandonne ses engagements de révolution politique auprès de Pierre Mendès-France et Michel Rocard, pour entreprendre la « révolution culturelle de Beaubourg » lancée par Pompidou. Il va agir en toute complicité auprès de Bordaz, l'ancien résistant, qui secoue depuis 30 ans l'architecture, la radio et la télévision, et les expositions internationales.

Tout commence en 1970, avec la décision de ne pas faire appel à un architecte académique, Grand Prix de Rome, comme on fait d'habitude pour les bâtiments publics d'importance, mais à un concours international présidé par un grand ingénieur-architecte, Jean Prouvé, et d'autres sommités de l'architecture internationale et de l'art moderne. À volonté révolutionnaire va répondre une architecture révolutionnaire : sont choisis deux jeunes architectes l'Italien Piano et l'Anglais Rogers, jusqu'alors inconnus, sortes de beatniks géniaux. Beaubourg aura une architecture faite de six plateaux, grands comme six terrains de football superposés, dont l'aménagement est rendu totalement libre grâce à des infrastructures reportées sur les deux façades.

Les réactions sont à la hauteur du défi. Fureur des architectes français. Horreur des conservateurs de musées français. Hostilité du ministère des finances dirigé par Giscard d'Estaing. Critiques des fonctionnaires du ministère de la Culture. Ricanements des députés et sénateurs. Polémique dans la presse de gauche et de droite. Refus de tous les partis politiques et même des artistes qui restent imprégnés des aspirations révolutionnaires de mai 68. Et pourtant sept ans plus tard, le Centre Pompidou est acclamé par le public. Pourquoi et comment un tel retournement ?

L'Épopée Beaubourg raconte ce que rêvent, pensent et entreprennent les deux hommes, que séparent 30 ans d'âge, Robert Bordaz et Claude Mollard. Ils vont vivre un véritable roman balzacien : coups d'audace provoquant des retournements de situations, constitution d'une équipe jeune, enthousiaste et entreprenante, ils surmontent des trahisons de toutes origines, affrontent des ambitions redoutables, qui débouchent parfois sur des condamnations pénales, ou même sur des suicides. Ils arrivent à imposer le projet en dépit de l'hostilité du ministre des Finances : Giscard n'aime pas l'art moderne.

Encore faut-il trouver un conservateur de musée qui l'aime ! Mais tous ceux qui sont en place tentent d'empêcher la construction de Beaubourg. Seuls deux prétendants sont dans la course : le premier sombre dans l'alcool, l'autre dans l'échec d'une exposition de préfiguration au Grand Palais en 1972 au moment d'une visite officielle de la reine Elisabeth d'Angleterre. A défaut d'un Français, Bordaz fait appel à Pontus Hulten, directeur du Musée de Stockholm. Un homme révolutionnaire pour un projet révolutionnaire. Cela va déplaire à l'establishment culturel. Bordaz s'appuie grâce au jeune Claude Mollard sur un mode d'organisation du projet, lui-même innovateur. Le contrôle du budget, grâce à une réforme de l'ingénierie de la construction publique, garantit le soutien du ministère des Finances. Il s'agit de dégager 1 milliard de francs !

Face à tous les obstacles la lutte est parfois redoutable. Claude arrive à déjouer les menaces de détournement de fonds publics par un ingénieur. Ce dernier utilise tous les moyens pour rester en poste. Il fait de l'intimidation. Claude réussit à le faire renvoyer en remontant jusqu'à Pompidou ! Heureusement, car quelques années plus tard il sera condamné à une peine de prison. Le jeune Claude a évité le risque d'un scandale d'Etat ! Mais le voici menacé en retour. Il lui faut faire face à un burn out.

Face à la petite équipe que Robert a réunie, il faut affronter tous ceux qui s'opposaient aux étudiants, en Mai 68 : Maurice Druon, ministre de la Culture (qui veut changer la façade du projet Beaubourg), le sénateur Maurice Schumann (qui ne cesse de réduire le budget de Beaubourg lors du vote du budget de la Culture, manière de se faire craindre et d'obtenir, pense-t-il, le poste de ministre de la Culture...), André Malraux et Michel Debré (qui mènent campagne contre Beaubourg), les élus de la ville de Paris (craignant que Beaubourg ne prenne la place de leur projet d'aménagement des Halles).

Dans ce combat à la fois sur la place publique et dans l'ombre des complots qui se fomentent à foison, Pompidou s'affirme comme un homme d'État qui, avec l'aide de son beau-frère et le soutien de son épouse, fait confiance à la vieille et jeune garde qu'il a mise en place.

Le projet se complexifie et s'enrichit en même temps avec l'arrivée de Pierre Boulez, que Pompidou intègre à Beaubourg avec son projet d'institut de recherche musicale. Pompidou fait revenir en France l'exilé de la musique contemporaine qui s'était installé en Allemagne pour protester contre la politique musicale de Malraux. Choix judicieux de Pompidou ; mais résultat : toutes les autorités musicales françaises ajoutent leurs sarcasmes à ceux des conservateurs de musées et des artistes.

La mort de Pompidou, en avril 1974, porte un coup dur au projet. C'est une course contre-la-montre entre l'élection de Giscard d'Estaing président de la République en mai 1974 et l'engagement des travaux pour que ceux-ci soient irréversibles avant que celui-là n'occupe le pouvoir et manifeste son hostilité connue contre le projet.

En août 1974, Giscard d'Estaing n'arrive pourtant pas à y mettre fin, car Robert Bordaz et Claude Mollard ont signé le marché de la charpente métallique et que Giscard se heurte à son premier ministre, Jacques Chirac, fidèle aux volontés de l'ancien président. Robert et Claude avaient remis leur démission. Chirac les refuse et désormais c'est lui, en sa qualité de premier ministre, qui va suivre directement le projet Beaubourg, première pomme de discorde entre Giscard et Chirac qui finira par démissionner. Cela est acté le 25 août 1976, et Chirac aura piloté Beaubourg pendant deux ans. Le Centre sera ouvert 5 mois plus tard.

En dépit de son soutien les embûches se multiplient. Les élus de Paris ne veulent pas de quartier piétonnier. Les descendants des grands artistes du musée d'Art moderne, Picasso, Braque, Chagall, Brancusi et les autres se coalisent contre Beaubourg. Ils exigent un deuxième Musée d'Art moderne, qui serait réservé à leurs œuvres. Giscard les soutient secrètement. Le complot vise à ainsi vider Beaubourg de ses collections d'art moderne. Cela revient à torpiller le projet. Robert et Claude ne peuvent pas accepter de construire un bâtiment qui resterait vide ! C'est une nouvelle bataille. Claude et sa petite équipe sont engagés jour et nuit. Leurs bureaux sont parfois occupés par des artistes en colère, comme ceux du Front des artistes plasticiens. Les CRS arrivent par les toits de l'immeuble pour les déloger ! Le nouveau ministre de la Culture de Giscard, Michel Guy, fait campagne pour prendre la place de Robert. En même temps, un ancien conseiller de De Gaulle fait campagne lui aussi pour être le futur président. Bordaz et Claude envoient ce dernier en mission entreprendre le tour du monde pour se faire

connaître en donnant des conférences dans les musées... Robert imagine la construction de l'atelier Brancusi sur la piazza, face à Beaubourg ! Ce qui fait taire les revendications des héritiers. Car la donation Brancusi est la plus importante. Mais Giscard se venge en envoyant des cohortes d'inspecteurs des finances pour essayer de trouver des défauts dans la cuirasse des comptes de Claude. Ils ne trouvent rien à redire. On s'en prend alors à son passé politique, lui qui occupait la Sorbonne en mai 68 ! Michel Guy demande son renvoi. Coup dur pour le jeune secrétaire général ! Mais Robert Bordaz refuse. Bel exemple de solidarité.

Finalement, le bâtiment s'élève avec sa grande charpente métallique. Une érection architecturale qui va renverser le courant d'hostilité. Le projet n'est plus un mythe, il devient une réalité, une promesse, et déjà une histoire que les constructeurs peuvent raconter. La presse apprécie de plus en plus. Claude recrute les équipes qui vont gérer et penser le Centre (au total environ 1 000 personnes). Beaucoup de jeunes de 30 ans qui font beaucoup pour convaincre les artistes qui peu à peu comprennent que Beaubourg n'est pas une grande machine manipulatrice de la création artistique.

Jusqu'à la fin apparaissent des tentatives de blocage du projet. Le candidat à la présidence, de retour de son tour du monde, est refusé par Giscard. Il finira par se suicider. L'autre, Michel Guy, ministre de la Culture, tente de s'emparer de Beaubourg en se faisant prier par certains responsables des activités artistiques et culturelles et en leur promettant la lune ! Struggle for Life ! D'autant plus que Chirac démissionne. Il est heureusement remplacé par le bon Monsieur Raymond Barre.

Reste la grande bataille des couleurs de Beaubourg... Un épisode à lui tout seul. À la fin de 1976, Beaubourg est presque achevé. Le budget est respecté. Mais Giscard ne veut pas l'inaugurer. Il propose que ce soit Madame Pompidou. Elle refuse. Claude imagine un stratagème : avec Robert, ils invitent les présidents de républiques d'Afrique, comme Houphouët Boigny en Côte d'Ivoire, Senghor au Sénégal, mais aussi le roi des Belges, le prince de Monaco... Tous acceptent et remercient... Giscard de cette invitation qu'il n'a pas envoyée ! A la dernière minute, le nom de Giscard peut être inscrit sur le carton d'invitation ! L'inauguration se tient le 31 janvier 1977. Beaubourg est applaudi par la population : 40 000 visiteurs, le premier jour d'ouverture ! 8 millions la première année !

Un mois plus tard, Robert est remplacé par un nouveau Président, ingénieur des ponts. Le jour de sa prise de fonction il reçoit une fuite d'eau sur la tête : le Centre a été inauguré dans l'urgence alors que les travaux ne sont pas terminés. L'ingénieur, à défaut de connaître la culture, pourra achever les travaux !

Un an plus tard, Claude est licencié par ce président qui juge qu'il a trop de pouvoir... Et il s'en va pour d'autres aventures. Trois ans plus tard, la « matrice Beaubourg » lui permettra de promouvoir l'art contemporain dans tout le pays grâce aux FRAC (Fonds régionaux d'art contemporain...) Mais c'est une autre histoire.